



**HAL**  
open science

## Graffiti, le mot-valise. Editorial

Richard Conte

► **To cite this version:**

| Richard Conte. Graffiti, le mot-valise. Editorial. Tribu, 1985, 10. hal-01503710

**HAL Id: hal-01503710**

**<https://hal.science/hal-01503710>**

Submitted on 11 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N°10



# L'ORDRE DU GRAFFITI

RICHARD CONTE

## SOMMAIRE

Richard Conte - <i>Graffiti : le mot-valise (éditorial)</i> .....	p.	5
Christophe Genin - <i>Le Graffiti : phénoménologie de la réflexivité</i> .....	p.	9
Béatrice Fraenkel - <i>La délinquance lettrée des graffiteurs de New York</i> .....	p.	15
Denys Riout - <i>La peinture encrapulée : les picturo-graffitis</i> .....	p.	25
Jean Lancri - <i>Une journée très ordinaire : le 16 juin 1984</i> .....	p.	35
Rosine Klatzmann - « <i>Les passions impatientes</i> » un roman d'amour noir. 1984.....	p.	45
Lettre de Baptiste.....	p.	47
Serge Pey - <i>Le graffiti : un haïku terroriste</i> (propos recueillis par Richard Conte).....	p.	53
Thierry Chabanne - <i>Un graffiti, comme les autres ?</i> .....	p.	55
Gérard Zlotykamien - <i>Le labyrinthe</i> .....	p.	59
Florence de Mèredieu - <i>Artaud/graffiti</i> .....	p.	63
Jacques Cohen - <i>De l'écriture : graffiti et altérité</i> .....	p.	67

Lilas Vicaire - <i>Rencontre avec Hassan Massoudy, Calligraphe</i> .....	p.	81
Louis Chabot - <i>Le problème que posent les graffiti sinaïtiques de Serabit El Hadim</i>	p.	95

### dossier TELEPHONE GRAFFITI

Gilbert Lascault - Téléphone graffiti.....	p.	101
Valério Adami.....	p.	105
José Balmes.....	p.	106
Ben.....	p.	107
Vincent Bioules.....	p.	108
Blek.....	p.	109
Jean-Paul Chambas.....	p.	110
Richard Conte.....	p.	111
Lucio Fanti.....	p.	112
Philippe Favier.....	p.	113
Franta.....	p.	114
Jean Gourmelin.....	p.	115
Daniel Humair.....	p.	116
Michel Journiac.....	p.	117



Joël Kermarrec.....	p. 118
Peter Klasen.....	p. 119
Yannis Kokkos.....	p. 120
Jiri Kolar.....	p. 121
Denis Laget.....	p. 122
Julio Le Parc.....	p. 123
Ljuba.....	p. 124
Zwy Milshtein.....	p. 125
Michel Parré.....	p. 126
Ernest Pignon-Ernest.....	p. 127
Louis Pons.....	p. 128
Georges Rousse.....	p. 129
Antonio Saura.....	p. 130
Antonio Seguí.....	p. 131
Jeanne Socquet.....	p. 132
Vladimir Velickovic.....	p. 133
Richard Conte - <i>L'appel du rythme</i> .....	p. 135
Jean-Luc Chalumeau - <i>Gérard Guyomard</i>	p. 139
<i>Professeur Alfred Tomatis - (entretien avec</i> Richard Conte et Jean-Clarence Lambert).	p. 141

*Bleck - L'œil poché* (propos recueillis  
par Richard Conte)..... p. 147

Balbino Giner..... p. 150

*LA METAMORPHOSE DES NAPPES*  
(catalogue de l'exposition Galerie Marion  
Meyer 10 juin/13 juillet 1985)

Georges Hugnet - *La poésie du trait*  
*en liberté*..... p. 155

Roland Penrose - *Poèmes spontanés*.... p. 157

André Thirion - *De mains de maîtres*... p. 159

Victor Hugo - *Les griffonnages de l'écolier* p. 189

*Bibliographie*..... p. 192

Numéro préparé par Richard Conte

1<sup>re</sup> de couverture œuvre de Gérard Zlotykamien

Photo de Rosine Klatzmann  
A la Galerie Charley Chevalier

Ouvrage publié avec le concours du  
Centre National des Lettres



« Il n'y a rien de plus ambulatoire qu'une idée fixe »  
Paul Valéry

richard conte

# GRAFFITI : LE MOT-VALISE

## éditorial

« Le temple s'édifia à la véritable façon des temples. A une exception près que sur chaque pierre - de quelle carrière provenaient-elles ? - un gribouillage maladroit de la main d'enfants insensés, ou plutôt des inscriptions de quelques habitants barbares des montagnes, dans une intention contrariante, sacrilège ou même de pure destruction, se trouvaient gravées au moyen d'instruments admirablement acérés pour une éternité dépassant la durée du temple. »

Journal de KAFKA,  
traduction de Klossowski, p. 315.

Revue d'action poétique, TRIBU ne pouvait qu'être réceptive à la fortune linguistique et plastique dont jouit actuellement la notion de GRAFFITI. Mais il s'agissait avant tout de prendre conscience de la complexité et de la fluidité conceptuelles d'un phénomène dont les ramifications interrogent aussi bien le philosophe que le peintre, et autant le poète que le psychanalyste. Quant à l'historien de l'Antiquité ou de l'écriture, voilà plus d'un siècle qu'il puise dans les « glyphes » populaires des données irremplaçables et parfois énigmatiques.

Le graffiti peut s'envisager de façon rigoureuse comme écrit, dessin ou inscriptions non officiels, griffonnés sur une paroi verticale, à main nue ou à l'aide d'un outil rudimentaire, et de façon plus métaphorique comme déplacement de ce qu'il recèle de clandestinité et d'énergie subversive vers d'autres modes d'expression qui possèdent ou non le caractère manuel et frontal de la définition classique. Cet usage second de la notion de graffiti suffit depuis quelques années à créer un univers de marginalité autour de diverses réalisations plastiques et littéraires, de films et d'émissions de radio qui finiront sans doute par en banaliser et en occulter le sens précis.

Le présent numéro, sans prétendre aborder tous les enjeux dont le graffiti est un carrefour, réunit des contributions de chercheurs, d'artistes, d'enseignants et de critiques d'horizons très variés qui proposent un éclairage selon leur spécialité. Le calligraphe arabe, par exemple, semble se situer à l'opposé du graffiti ; pourtant l'hérésie qui consiste à inverser la hiérarchie des signes ou à suggérer habile-

ment une représentation figurative met le calligraphe sur un plan religieux dans une position analogue à celle du graffiteur sur le plan juridique.

Mais il y a plus : dans les pays occidentaux, le graffiti est producteur d'idées et de questionnements sur notre identité (signature, nom propre), sur une anthropologie de l'écriture, sur l'activité graphique de l'enfant, etc. En arts plastiques, les « graffitistes » sollicitent les instances culturelles tandis que celles-ci rêvent de s'encanailler à leur contact. Délinquance, barbarie, « peinture encrapulée », ces mots cinglants qui titrent ou jalonnent les textes qui suivent exaltent la relation tonique, le « fil rouge » qui relie les murs obscurs des latrines publiques à la galerie Templon ou aux éditions du Seuil.

Une poésie de la parole et de la trace se doit d'être attentive au « contenu de vérité » crue du graffiti car il n'y a pas une telle différence de nature entre l'activité du poète et celle du graffiteur ; osons même avancer que, sans toutefois coïncider, la Tribu des graffiteurs recoupe la Tribu des poètes. L'enracinement du graffiti dans l'écriture, le goût pour la magie de l'ellipse, pour le martèlement du verbe, pour le témoignage vital du désir, pour le vis-à-vis avec soi-même devenu l'Autre dès lors que l'inscription prend corps, permettraient d'évoquer sans fin les rapprochements topiques et les cousinages entre poètes et graffiteurs. Pourtant, aucun texte de ce numéro ne cherchera à en fournir la démonstration scientifique. Chacun saura bien finalement si, au-delà de la stratégie idoine, nous avons eu tort ou raison de nous détourner, l'espace d'une publication, du sentier rocailleux de la poésie pour une traverse non moins jonchée de ronces. Je dis : nous, car le contenu d'une revue est aussi une affaire de rencontre, un enchaînement d'émotions et de réflexions partagées. C'est ici, au départ une histoire de peintres et de poètes. Et d'abord une histoire de téléphone.

Les peintres font-ils au téléphone les mêmes griffonnages que tout le monde ? Des fils conducteurs existent-ils entre leur œuvre et ces graphismes parasites ? Voilà les questions et bien d'autres encore que se posent au cours d'une soirée amicale, en juin 1984, quelques peintres et galeristes. L'idée s'impose aussitôt de montrer au public ces drôles de dessins. Ainsi est organisée à la Galerie Pierre Lescot, en mai-juin 85, l'exposition « TELEPHONE GRAFFITI ». Une trentaine d'artistes célèbres ou moins célèbres acceptent d'y accrocher leurs griffonnages de téléphone. Leur renom importe puisqu'il faut que le visiteur puisse se référer à leur production « officielle » pour que les différences soient signifiantes, et que la confrontation entre l'insouciant et le réfléchi donne à penser.

Serge Pey (graffitomane accompli) s'est enthousiasmé pour cette initiative et a proposé TRIBU comme support d'explicitation de ce projet. Malheureusement le temps nous a manqué et textes et reproductions qui devaient tenir lieu de « catalogue » constituent néanmoins la partie DOSSIER du présent numéro.

Mais avant d'aller plus loin, il faut faire quelques remarques à propos des 29 « téléphone graffiti » reproduits dans ce dossier. Notons tout d'abord que, grâce aux matériaux qu'ils ont sous la main, les artistes au téléphone ne griffonnent pas tout-à-fait comme tout le monde ; ils disposent souvent d'une variété abondante d'outils et de subjectiles qui fait défaut au potache ou au magistrat qui s'ennuie. D'autre part, on peut déceler chez quelques-uns la réapparition jouissive des apprentissages de l'École. Du coup, ces griffonnages « hors-d'œuvre » pourraient s'interpréter comme des sortes de défoulements académiques où le peintre s'accouple avec son ennemi intérieur : le poncif. Cette régression stylistique rejoint la tendance constante au stéréotype repérable chez tout griffonneur.

Ensuite, chacun sait que les peintres résistent au dévoilement de leurs maladresses car certains sont de grands peintres et de piètres graphistes... (c'est quelquefois ce qui en fait de grands peintres !). Ainsi la galerie a-t-elle dû patienter dix jours avant que tel artiste très pudique accepte d'exposer les succédanés trop privés de sa pratique habituelle. Il y a bien entendu une image de marque à défendre : et si l'on s'apercevait tout-à-coup que je ne sais pas dessiner ? De ce fait, nous laissons le soin au lecteur de dénicher, s'il s'en trouve, les faussaires ; ceux qui ont trop habilement fabriqué sur leur planche à dessin quelques griffonnages bien ficelés pour l'exposition.

Enfin il y a ceux que le dessin au téléphone interpelle depuis dix ou quinze ans et qui n'ont pas attendu nos sollicitations pour remplir de grands agendas de figures hallucinantes, de chiffres mystérieux où s'enchevêtrent adresses et rendez-vous. Mieux qu'une curiosité, cette exposition a donc fonctionné comme un révélateur.

Revenons aux motivations concernant l'ensemble du numéro. Le graffiti, par son caractère populaire et ses vellétés d'anti-culture sert d'articulation sauvage à des champs conceptuels et plastiques aussi divers que contradictoires. GRAFFITI (d'autres préfèrent « grafitte » ou « graffito ») serait le mot-valise d'une époque qui s'abreuve dans la marge et dans l'interligne, d'un temps qui ne croit plus totalement à la cohérente déclinaison des idées et des représentations.

L'intérêt pour le graffiti semble cyclothymique. Au fond, il s'agit à travers une population mise « à la porte » de la société, d'un ressourcement par la rue que la culture occidentale s'octroie à chaque décennie. Les uns bombent leur toponyme sur les wagons du métro de New York, les autres, à Paris, nappent les palissades ou les panneaux publicitaires de couleurs généreuses où se vautrent des personnages évadés de bandes dessinées. Tous prennent des risques délicieux et graves *Devant la loi* qu'ils narguent : celle des préfectures et des chambres correctionnelles mais celle aussi du marché de l'Art et des institutions qui l'entretiennent. L'artiste graffiteur se trouve par nature en situation délictueuse, néanmoins il jouit d'une reconnaissance artistique latente. Ainsi le deuxième paragraphe de l'article 290 du code pénal, concernant toute divulgation sur la voie publique stipule, au sujet de l'outrage aux bonnes mœurs :

« Le tribunal ordonnera la saisie et la destruction des objets ayant servi à commettre le délit ; il pourra, toutefois, si le caractère artistique de l'ouvrage en justifie la conservation, ordonner que tout ou partie en sera versé aux collections ou dépôt de l'Etat. » (sic)

Ainsi la Mairie de Paris fait-elle photographier et archiver tout graffiti présentant un intérêt sociologique ou artistique.

Mais l'Internationale underground des graffiteurs se moque bien des subtilités stratégiques de l'art contemporain. Ceux-là ne sont pas « récupérables » en tant qu'artistes puisqu'anonymes par définition. Ils réifient « le grouillement bestial et angélique de la vie » (Alain Jaubert). C'est en ce sens que le graffiti est « obscène » car les expressions rassemblées sous ce terme, ont depuis des millénaires (même si le mot ne s'impose en français que vers 1870) une fonction de sabotage individuel sous le triple aspect du signifiant (traces parasites et composites), de l'érotique (exaltation d'un désir de sexe brut) et du socio-politique (incontrôlabilité).

Ce sabotage est paradoxalement solitaire et collectif. Comme la pelote basque, le graffiti a besoin d'un fronton pour rebondir et susciter d'autres interventions, série d'actes éparpillés dans le temps, qui sédimentent un espace public. A leur façon, même les jets de sable des nettoyeurs participent de cette entreprise, l'usure faisant office de palimpseste. Quant aux repeints destinés à « blanchir », ils semblent obturer l'inscription pour mieux signaler que la surface n'est pas inviolable et inviter à la récidive.

Cabinets, cachots, casernes, cryptes,... mais aussi à ciel ouvert : bancs publics, parois rocheuses, arbres etc., accueillent slogans, suppliques et rendez-vous. Le graffiteur ressemble à une musaraigne dans un gigantesque jeu de Lego. Le vide géométrique et bétonné des Villes Nouvelles, offre cent mille écrans miniatures aux élans baroques qui nous habitent. Les mots eux-mêmes, lignes serpentes, se nouent en figures symboliques ou indicielles.

Ainsi, au pied des murailles monumentales, le graffiteur donne l'échelle humaine, sapant de son canif dérisoire les bases de l'édifice en mémoire de soi, et *in memoriam*.

r. conte

